

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2, près le passage de l'Opéra.

1. Berret exécuté par M^r Croizat. 2. Toque berret en crêpe orné de plumes.

3. Chapeau de satin jaune quadrillé orné d'aigrettes blanches.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de velours garnie de plumes de Toukan. Chapeau de Crêpe orné
de satin et de plumes. des magasins de M^{me} Larochelle Marchande de Modes
de S.A.R. la P^{re}esse d'Orléans, rue de Richelieu N^o 93.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Cheâtres, de la Littérature & des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Le prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq—St.—Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

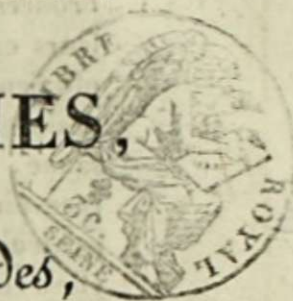
Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

JAMAIS plus brillant spectacle ne frappa les regards; d'un côté des toilettes ravissantes de goût et d'élégance, de l'autre des nymphes éblouissantes d'or et de pierreries..... Depuis longtemps le théâtre de l'Opéra n'avait offert et réuni plus de luxe et de parures, tant dans les loges que sur la scène, qu'à la première représentation d'*Astolphe* et de *Joconde*. Les pre-



mières danseuses étaient toutes en tuniques de satin blanc, brodées d'or et d'argent. De riches et gracieux bérêts formaient leurs coiffures. Les danseuses du second et troisième ordre offraient la même uniformité de costumes à la richesse près des accessoires. Quant à M^{me} Montessu, soit en simple paysanne, soit en bergère coquette ou en vierge timide qui vient recevoir la couronne de la vertu, elle a su donner un charme particulier à tous ses rôles : ravissante de grâce et de vérité, elle a enlevé tous les suffrages, et qui voudra croire à la réalité des fictions de la Fable, s'empressera d'aller admirer le talent magique de la gentille Terpsichore du théâtre de l'Opéra.

— Les toilettes des dames offraient une parfaite recherche d'élégance. Les coiffures en cheveux y dominaient encore sur les chapeaux, les bérêts et même les petits bonnets qui sont depuis quelque tems le costume privilégié pour le spectacle; mais, pour peu que la mode du jour aille *crescendo*, les coiffures en cheveux auront le même inconvénient que les chapeaux; chaque instant voit croître les échafaudages de nœuds de cheveux que l'on dispose en hauteur et largeur; que l'on surcharge encore, en tous sens, de fleurs de crosses, etc.; ajoutez que le tout doit être surmonté d'une branche de quelques fleurs formant une aigrette bien droite, que l'on fixe au milieu et qui termine l'édifice, et l'on aura une idée de la mode nouvelle. Pour l'acquit de notre conscience, nous donnerons incessamment un modèle d'une de ces lourdes coiffures auxquelles on donne quelquefois le nom de *Béret en cheveux*; mais nous supposons que cette fantaisie ne vivra même pas jusqu'au retour des roses, et qu'on en reviendra à des goûts plus gracieux, à des dispositions plus heureuses. Nous signalerons encore comme nouveauté, la pose d'une seule fleur, soit une rose, soit une marguerite, qui se fixe juste au milieu de la raie de cheveux, et descend assez bas sur le front; d'autrefois c'est un médaillon enrichi de pierreries, que l'on place de la même manière. Nous avons remarqué une dame, à la première représentation de *Joconde*, qui avait un de ces médaillons en diamans, un superbe oiseau de paradis avait sa jolie petite tête bleue placée au-dessus d'une des touffes de cheveux, et sa longue queue dorée venait effleurer et cacher une partie du visage, et tombait sur le devant de l'épaule : cette coiffure originale, portée par une très-jolie et brillante dame, attirait l'attention générale.

— Les boas sont devenus les indispensables du jour; de leurs replis tortueux et doux, ils entourent trois ou quatre fois le cou d'une élégante petite-maîtresse: ils pourraient au besoin servir de thermomètre pour indiquer le degré de chaleur où l'on se trouve; car, en examinant attentivement la marche des mouvemens d'une femme après son entrée dans une réunion, vous la verrez dérouler successivement un tour et puis un autre tour de son boa, jusqu'à ce que l'atmosphère de l'appartement lui offre une assez douce température, pour oser exposer à l'éclat des lumières et toute la beauté de ses épaules, et tout le brillant des bijoux qui les couvrent.

— Les bérêts subissent chaque jour quelques changemens nouveaux; on en voit dont la passe est ovale, et alors la forme est un peu baissée du côté des oreilles: d'autres ont, en dessous de la calotte, une petite blonde froncée qui borde le front, et qui vient se nouer sous le menton.

— Beaucoup de petits bonnets sont ornés de fleurs voilées, c'est-à-dire que les fleurs sont recouvertes par une grande bande de blonde unie, qui vient ensuite tomber de chaque côté, en formant les deux barbes; cette blonde est quelquefois gaufrée, et ressemble beaucoup aux bouffantes en filoché que l'on portait au 18^e siècle.

— Adieu les brassards, les esclavages, les cœurs, les médaillons; on ne voudra plus porter que des bracelets en or, imités sur ceux d'Astracan et d'Archangel, rapportés de Moscou lors du couronnement de l'empereur Nicolas. C'est à M^r Bourguignon, rue de la Paix, n^o 1, que l'on doit l'importation de ce nouveau bijou, et nous ne doutons pas de l'empressement que mettront les dames à aller visiter son magasin.

ESQUISSES ROMANTIQUES *

OU MÉLANGES LITTÉRAIRES EN VERS ET EN PROSE.

Par Paul T....

.....What is writ is writ
Would it were worthier.

(BIRON).

Ce joli recueil est la réunion de plusieurs morceaux, échappés

* Un vol. in-18, chez Aucher Eloy et C^{ie}, rue St.-André-des-Arts, n^o 65; et chez Dondey-Dupré, Père et Fils, imp.-lib., rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.

pés à la plume facile d'un jeune écrivain, qui sait agréablement occuper ses loisirs. Des traductions de morceaux choisis dans différentes langues, des imitations faites avec goût et sentiment annoncent d'abord des connaissances variées; quelques autres sujets indiquent de l'imagination et le désir d'innover, sans cependant tomber dans le néologisme obscur et fatigant que semblent avoir adopté quelques auteurs contemporains.

Nous serions embarrassés de choisir parmi ces mélanges, celui qui doit donner de leur auteur la meilleure idée. Nous aurions à citer successivement alors les traductions de l'*Ode* de Byron sur la France, des *Cimetières de campagne*, de Gray, celles d'une *Journée d'auberge*, d'un sonnet de Pétrarque. Parmi les morceaux originaux nous remarquerions la *Cataracte d'Ohiopyle*, l'*Académie des Fous*, le fragment de *Malcolm*, ou le *Clan des Mac-Gregors*, *Sichem et Dina*, etc. etc. On les lira tous, nous en avons la certitude, avec le plus grand plaisir, car ils offrent des situations touchantes et neuves, des tableaux pittoresques ou gracieux, et sont écrits d'un style remarquable par la pureté des expressions, par la grâce des images, et la fraîcheur des pensées.

La poésie ayant plus souvent le don de plaire que la prose, nous extrairons des *Esquisses Romantiques*, une ballade qui est remplie de sentimens délicats.

LE RENDEZ-VOUS.

Quel bruit charmant vient flatter mon oreille ?
On a frappé.... C'est elle ! Heureux moment ;
Elle paraît, aux yeux de son amant ,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.

MILLEVOIE.

J'ai sa promesse, et l'heure fortunée
Qui, de nos cœurs, doit rapprocher les feux,
En terminant le cours de la journée,
Couronnera mes desirs et mes vœux.
Qu'ils sont cruels les momens de l'attente !
Puis-je espérer, en mon ardeur brûlante ,
Que ses efforts, secondés par l'amour,
Sauront tromper, par un heureux détour,
L'œil vigilant d'une mère prudente ?
De ses terreurs faisant taire la voix ,
Osera-t-elle, encor toute tremblante ,
Dans mon réduit, pour la première fois ,

Seule, au hasard, porter un pas timide ?
 Amour, Amour, prends-la sous ton égide :
 Avec mystère, auprès de son amant,
 Conduis enfin cette amante fidèle ;
 Mais garde-toi de son regard charmant,
 Si tu ne veux toujours brûler pour elle.
 Ah ! que d'attraits, de grâces, de beauté
 Sont répandus sur cet être adorable !
 Comme son œil brille de volupté !
 Comme le Ciel en tout la fit aimable !
 Mais de la nuit déjà l'obscurité
 D'un voile sombre enveloppe la ville.
 Long-tems j'écoute au seuil de mon asile...
 Enfin, le bruit de ses pas adorés
 Fait retentir doucement les degrés.
 Mon cœur palpite, et, respirant à peine,
 Non loin de moi j'entends sa douce haleine
 Péniblement s'échapper de son sein.
 Le froissement de sa robe légère
 Trahit ses pas ; elle en saisit soudain
 Les plis flottans, les rassemble, les serre,
 Et prudemment les retient dans sa main.
 A mon aspect elle doute, elle hésite ;
 Un doux sourire à s'approcher l'invite.
 Elle se hâte ; et bientôt dans mes bras
 Avec transport elle se précipite...
 Ami lecteur, adieu ! ne m'en veux pas :
 L'amour l'exige, il faut que je te quitte.

D'après ce morceau, on peut juger les autres productions de Mr Paul T***, qui, sans doute, révélera son nom à la seconde édition de son ouvrage. Lorsque ce moment arrivera, nous l'engagerons à être moins avare, à ouvrir plus grandement son portefeuille, et à réunir toutes les feuilles légères qu'il a rassemblées. Son ouvrage est du nombre de ceux qu'on lit et qu'on relit avec un nouveau plaisir : on y trouve de quoi contenter à la fois le cœur et l'esprit.

MÉLANGES.

—Le conte de *Joconde* est tellement connu qu'il est inutile de le rappeler au souvenir de nos lecteurs. Qui n'a lu les récits charmans du bonhomme ? Ce sujet, traité avec autant d'esprit que de véritable gaité par M. Étienne, avait été déjà représenté au Théâtre Royal de l'Opéra-Comique

avec le plus grand succès. Il n'en a pas moins obtenu à l'Académie Royale de Musique, où M. Aumer l'a arrangé en ballet-pantomime, sous le titre de *Astolphe et Joconde*, ou *les Coureurs d'Aventures*. On connaît le goût de ce compositeur pour les décorations, les brillans costumes. Il a été servi à souhait dans cette circonstance; on n'a rien ménagé pour rendre son succès certain. L'élite de la danse est chargée des principaux rôles de l'ouvrage.

— Selon le grand, l'immémorial usage, le premier bal de l'Opéra n'a offert que l'appareil pompeux d'un désert. Il est probable qu'il y aura un peu plus de monde aux suivans, et qu'on s'écrasera aux derniers. Il n'y a rien à dire, c'est la mode! Il paraît certain que, cette année, la permission de donner des bals masqués ne sera accordée qu'à deux théâtres, l'Opéra et l'Odéon. Le théâtre de la Porte Saint-Martin n'obtiendra pas cette faveur, dont il jouissait depuis sept ou huit ans.

— Sous le titre de *la Fille du Portier*, le théâtre de la Gaîté a donné un mélodrame nouveau, ou plutôt un drame, écrit avec élégance, et rempli de situations du plus grand intérêt. Ce n'est pas une intrigue dont tous les incidens sont liés avec peine; au contraire tout s'y développe facilement, et conduit à un dénouement peu prévu et du plus grand effet. Le théâtre de la Gaîté a trouvé dans *la Fille du Portier* une rivale redoutable de l'heureux scélérat, qui depuis quelque tems attire la foule au théâtre de l'Ambigu-Comique.

— Un jeune musicien, M^r Halevy, vient de débiter on ne peut plus heureusement au théâtre de l'Opéra-Comique, par une partition neuve, pleine de goût, et dans laquelle on remarque surtout deux ou trois airs charmans. M^r Halevy, qui a déjà fait parler de lui de la manière la plus honorable, est frère du poète auquel nous devons une traduction assez estimée des odes d'Horace. La partition nouvelle accompagne une pièce un peu froide, l'*Artisan*, petite comédie du genre larmoyant, dans laquelle on trouve un de ces personnages de convention, toujours vertueux, qui font aujourd'hui le désespoir des moralistes; car, semblables à la pierre philosophale, ils sont difficiles à rencontrer.

— Tout ce que l'on se rappellera d'*Odeina*, ou *la Canadienne*, vaudeville sentimental que l'on vient de représenter sur le théâtre de la rue de Chartres, c'est le costume de sau-

vage adopté par M^{lle} Clara à la fin de la pièce, et surtout la coiffure aussi simple qu'élégamment originale qu'elle a au commencement. Comme sans doute cette coiffure sera bientôt à la mode, pour la toilette du matin, nous en donnerons la description. Les cheveux relevés, et tournés plusieurs fois sur le haut de la tête, sont retenus au moyen d'une flèche en or, dont le bout supérieur est orné de plumes rouges; sur le devant du front les cheveux forment deux boucles applaties. Cette coiffure doit fort bien aller aux jeunes personnes.

— Le théâtre royal de l'Odéon vient de perdre une jeune chanteuse qu'il remplacera difficilement aujourd'hui: mademoiselle Amélie Dorgebray, que l'on avait remarquée dans plusieurs rôles, et dont la voix charmante avait été vivement applaudie, vient de mourir des suites d'un rhume négligé. Cette jeune personne n'avait pas encore dix-huit ans! Les secours et les consolations de la religion ont adouci ses derniers momens. Dans cette triste circonstance, on cite de M^r Frédéric, le directeur de l'Odéon, un trait qui ne nous étonne pas, mais qui est honorable pour celui qui s'en est rendu l'auteur: M^{lle} Dorgebray laisse sa mère sans fortune; M^r Frédéric a fait assurer à cette dernière que son existence serait assurée; il lui a fait même savoir qu'elle trouverait à l'Odéon la place qui lui conviendrait, si elle voulait jouer de nouveau la comédie.

— *Plus de sangsues!* Voilà le titre singulier d'une brochure que vient de publier M^r Audin-Rouvière, auteur du fameux ouvrage de *La Médecine sans le Médecin*, dont on vend aujourd'hui la neuvième édition. Opposé à M^r Broussais, qui ne voit que les sangsues, qui en fait son panacée universel, notre docteur repousse de toutes ses forces l'emploi de ce ver, dont l'aspect est si désagréable. A qui demeurera la victoire dans cette lutte? Nous l'ignorons. Mais, au sujet des sangsues, comme elles commencent à devenir rares, nous pourrions bien dire un jour, que

Le combat cessa faute de combattans.

Nous extrairons cependant de l'ouvrage de M^r Audin-Rouvière, qui, du reste, entre peu dans nos attributions, une phrase qui peut éclairer beaucoup de personnes. « L'abus des » sangsues, dit-il, est d'autant plus répréhensible, 'que ces

» insectes sont souvent employés sans distinction de leurs
 » espèces. Il est constant que les sangsues vertes sont sou-
 » vent venimeuses, et que jadis on en redoutait l'usage.
 » Celles de couleur grise sont les seules qui pourraient être
 » employées; mais la grande consommation qui s'en fait les
 » rend plus rares de jour en jour.»

ANNONCES.

— Le *Manuel de la jeune Femme*, par Mme la comtesse Clémence de G*** (1), est sans contredit une de ces productions non seulement utiles mais même indispensables. Combien de jeunes personnes, en effet, sortent de leur pensionnat où elles ont reçu la plus brillante éducation, et ignorent complètement tout ce qu'il est utile de savoir pour diriger avec ordre et économie l'intérieur d'un ménage, à la tête duquel elles sont souvent appelées immédiatement après leur sortie de pension. Mme la comtesse Clémence de G***, qui a senti cette lacune de l'éducation des femmes, entre, avec les jeunes élèves, dans les plus petits détails, et leur apprend, avec cette grâce et cette douceur qui font le charme de tous les écrits sortis de la main d'une femme, tout ce qu'il est nécessaire qu'elles connaissent pour faire les honneurs de leur maison, à table, au salon, à la campagne et dans toutes les positions de la vie domestique.

L'éditeur n'a rien négligé pour que le luxe typographique répondît au sujet si bien traité par l'auteur.

— Il y a environ quatre mois que nous avons annoncé dans notre Journal, les *Touffes à la Française* du sieur Lamouroux, coiffeur, rue des Fossés-Montmartre, n° 10. Nous ne nous sommes pas trompés dans notre attente; cette utile invention est couronnée du plus parfait succès, par les demandes multipliées que les dames lui en font journellement.

(1) Un volume in-18, orné d'une fort jolie gravure, imprimé sur beau papier satiné, prix : 3 fr. 50 c.; chez Charles-Béchet, libraire-commissionnaire, quai des Augustins, N° 57, et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-lib., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 47 bis.

A ce Numéro est jointe la Planche 447.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.